

France Delville

“LE PASSAGE LACAN” OU Encore et encore creuser le vide médian

Le séminaire «Encore» se situe en 1972-73, neuf ans avant la mort de son auteur. «Encore» sera suivi de «Les non-dupes-errent» (73-74), «RSI» (74-75), «Le Sinthome» (75-76), «L’insu que sait de l’une bévue s’aile a mourre» (L’insuccès de l’Unbewusste, en 76-77), «Le moment de conclure», année 77-78, il s’agit de la séance du 15 novembre 77, titrée: «Une pratique de bavardage»... «La topologie et le temps» (78-79), le bibliographe dit qu’il s’agit d’un séminaire silencieux.

Début des années 70, «Encore» est déjà du côté du testament, la rencontre est accomplie. Teste-amant: témoin de l’amour. Cet amour auquel nul n’échappe, dit la psychanalyse.

Et rencontre avec quoi? Avec l’inconscient, c’est clair. Mais il y faudra une vie d’homme pour en établir les enjeux. Et c’est cela particulièrement que nous montre Lacan: en 1972, il a 71 ans, c’est un homme très entouré, mais seul. Forcément. On ne pense que seul. Et ce n’est que seul que l’on s’approche de l’abysse, il n’y en a pas beaucoup pour vous y accompagner. L’abysse n’est pas un cocktail, englué de «convivialité»... Peut-on pratiquer la psychanalyse si l’on n’a pas fait soi-même la traversée menant à la grotte de Qumran, où ont attendu les Manuscrits de la Mer

Morte, autre chose que les tonnes de papier qui sortent chaque jour des presses éditoriales.

Dès le début d’«Encore», Lacan prévient que la «non-publication» est une forme de politesse qui permet de venir en second, en retrait de ce qui commande l’analysant, ses inscriptions archaïques. Fondamentalement il est interdit à l’analyste le déploiement d’un discours qui interdirait l’histoire de l’analysant, la boucherait, comme le fait le pire des pères, le père-pitre.

La règle d’abstinence freudienne qui pourrait nous sembler archaïque dans ses termes, se trouve pourtant dite à la première ligne d’«Encore». L’initial de la règle. Car c’est l’essentiel de l’Éthique de la psychanalyse. Formules et mathèmes viendront diversifier cette place, de second, où doit se tenir le psychanalyste pour promouvoir le retrait même de l’être, l’Ek-sistence, dit Lacan, terme pris à la philo mais pour dire à sa manière que ce qui «siste», qui est proéminent (j’ai nommé le phallus), pense (panse) réussir à attraper un bout de réel mais qu’il est exilé par le EX. Le bout de réel en question est un leurre. Imaginaire. A symboliser.

Par contre quelque chose insiste qu’il faut accueillir pour un dépassement. Pour qu’un Sujet puisse naître. Ce qui insiste est tissé dans l’inconscient, ce n’est pas un lieu, c’est un creux, avant tout dans le langage, c’est là que pour produire de la parole l’analysant doit s’hystériser, se trouer, se «féminiser»? Et ainsi avoir accès à une autre jouissance.

L’analyste doit avoir accompli ce retrait du langage pour pouvoir entendre ce qui vient de plus loin, d’ailleurs, de plus dysfonctionnant.

Si la «Jouissance Autre» est cet accès à «un au-delà du langage» que Lacan a localisé

*La jouissance
de Lacan
n’est-elle pas
d’avoir abordé
au Manque, et
pouvoir
AINSI préten-
dre à l’écriture
de l’objet a,
l’objet perdu?*

dans la Femme, celle qui justement n'est pas toute soumise à la castration du langage, l'analyste devra être capable de ce rapport-là au langage. Chacune de notre côté Brigitte Erbibou et moi nous nous étions posé la question: où Lacan a-t-il pris ce savoir sur le féminin? Ce qui entraîne du côté de Freud, et de son rapport complexe au féminin. En bref, cette division entre langage et parole, pourquoi y ont-ils prêté l'oreille, avant de chercher à la théoriser? C'est ainsi que Spinoza parle de l'invention du cercle: il est apparu, ce n'est qu'ensuite qu'il a été dessiné. Qu'est-ce qui habite, avant d'être langagé? «Dedans» avant d'être extériorisé, invisible avant d'être visible?

Lacan a passionnément recherché des termes-limites pour border l'objet perdu, jusqu'au Zéro, au UN, qui donnèrent des vertiges à plus d'un (Thomé: Les nœuds rendent fous. Lacan - Oui.)

Conceptualisation qui sera malgré tout comme un art où se tissera de manière originale «linguisterie», «mathèmes»... déformations pour mieux dire la non-obéissance à la norme qu'opère la parole, qui est une forme de licence poétique... C'est là que Lacan fut poète. «Ne pas publier» stipule de ne pas museler cet être qui, dans le ventre de sa mère est un livre plié, et qui pourra, en perçant la pâte feuilletée, faire se rejoindre ce qui était séparé.... Le carré du pâtisier, dont parle Deleuze, avec son «Pli», éclaire bien cela. Manière de «découvrir» les secrets... Manière d'avoir à l'œil toute couverture, entre autres celle de l'édition, du social, dont justement veut sortir l'analysant, lorsqu'il est devenu invisible à lui-même.

En s'exposant dans la prétention d'un «je n'en veux rien savoir» particulier à lui-même, Lacan pointe les risques qu'il a pris vis-à-vis de l'Institution, et par ailleurs (mais cela se recoupe, c'est du même Phallus qu'il s'agit)- la difficulté de l'abstinence face aux tentations de la jouissance. Ne doute pas qui veut, il y faut une belle vigilance pour tenir écartés les bords du Manque, qui pulsent, s'ouvrent, tentent de se refermer, en permanence.

La jouissance de Lacan n'est-elle pas d'avoir abordé au Manque, et pouvoir AINSI prétendre à l'écriture de l'objet a, l'objet perdu. Il est crédible parce qu'il semble bien en avoir pris le risque. On en voit les effets dans l'effet même qu'il est capable de donner au discours, qu'il slice, coupe, comme au tennis. Le vertige même qu'il nous donne doit nous inciter à ne pas rester

dans l'IMITATION.

Et pourquoi alors peut-il exister des effets de discours, c'est-à-dire de la Parole? C'est que LE LANGAGE N'EST PAS L'ÊTRE PARLANT. Et le lit, la couche, où l'on s'étreint, fait apparaître un voile, dit Lacan, et sur la jouissance. La jouissance est voilée, c'est sa définition. L'au-delà du principe de plaisir vient dire que la sexologie n'a pas de sens. L'orgasme n'est que le réel de l'amour, qui lui est imaginaire, puisqu'il est fantasme de l'Un non entamé. C'est pour cela que l'amour est toujours réciproque: à ne pas être entamée la demande est sans fond. Qui s'appelle ENCORE, c'est son nom, comme Ulysse se nomme Personne pour échapper à la destruction.

À cet ENCORE-là répond l'ENCORE du désir, car c'est une distance jamais comblée. Mais à l'ENCORE de la pulsion pourra répondre l'ENCORE de la coupure. Chez le Sujet. Lui seul peut trancher et trancher encore dans le fantasme. Alors, au-delà de cette entame, peut se tenir, dans le silence, une autre jouissance. Qui aura aussi son ENCORE: mais infini, pas totalitaire. C'est infini parce que ce n'est rien. Ce n'est pourtant pas un déchet. Ce n'est rien parce que c'est indicible.

- À quoi pensez-vous?

- À rien. Laissez-moi jouir de cela, que je ne connais pas, dont je ne connais que les effets, qui me font me sentir vivante et non morte. C'est tout ce que j'ai à en dire. Vous voyez, ce n'est rien... Enfin, pas grand-chose...

Il y a un ENCORE particulier, c'est celui de l'analyste. Que Lacan nous fait découvrir en parlant d'une certaine manière, qui, dans sa liberté, se soustrait en permanence à la «publication».

Et puis un autre ENCORE, qui est notre travail de chaque jour, de nous retourner encore et encore vers l'inaugural de la découverte de ce dont nous parlons: ce Signifiant du Manque dans l'Autre. Inaugural, et essentiel, de toute la théorisation aussi bien freudienne que lacanienne, inaugural de la Psychanalyse.

1- Cet «Encore» marque avant tout une Résistance. Au fait par exemple que la théorie lacanienne serait autre chose que de la clinique. Comme tout le reste, le séminaire ENCORE vient nous parler de clinique, c'est-à-dire de l'écoute de l'inconscient, car la théorie psychanalytique ne peut servir qu'à cela, sinon, à quoi

sert-elle?

2- La théorie psychanalytique, PUBLIÉE malgré tout, et peut-être malgré Lacan lui-même, comment l'utiliser pour que le rapport nécessaire et suffisant à l'Inconscient d'abord, au Manque ensuite, ne soit pas noyé dans le discours publié, ne reste pas «lettre morte»?

3- La clinique, il ne peut y avoir rien d'autre comme outil, mais clinique première de l'analyste lui-même, qui est de tenir à bonne distance son propre fantasme. Car Freud a dévoilé la Psychanalyse à partir de sa propre faille, de son propre lit, ce «lit» de la page 1 d'«Encore», ce meuble où s'agit (s'agite) la généalogie. Quel rapport entre la clinique et le lit? Un rapport étroit, *car kliné signifie «lit», de vie et de mort, et klino: faire pencher, incliner, baisser, faire plier, décliner, conjuguer, se pencher. A la voie passive: s'appuyer sur, se coucher (ça c'est pour l'anaclitisme), adossé, (ça c'est pour l'étayage, du symptôme, etc.)*.

Le mot clinique dit aussi le «clinamen», terme d'astrophysique pour dire ce qui dérive. Notre clinamen, à nous, parlêtres. Nous dérivons parce que le monde dérive dans notre conscience, à cause de la dérive du langage. Alors «*faire plier*» l'autre naîtra du besoin inconscient d'éjecter l'angoisse, primordialement ressentie comme fracturante. Tout violeur viole, et «tout x» a reçu par effraction sa langue maternelle, il ne le savait pas.

La position du clinicien est inverse au viol, c'est la règle fondamentale, qui est de créer un dispositif pour que l'analysant ne soit plus pénétré par effraction, pour que sa voix ne soit plus perdue dans le désert, ce qui revient au même, à un certain moment. Le silence du pervers nous dit cela, cette absentéisation meurtrière car captivante.

La clinique va donc permettre à un individu originairement soumis au désir de l'autre de sortir du traumatisme, qui n'est autre qu'une effraction, pour intégrer le Manque dans l'Autre et en faire quelque chose. Aimer, travailler, et, ajoutons ce qui est inclus, ne pas passer son temps à violer lui-même.

Le psychanalyste, tout en faisant le mort pour ne pas violer, doit être assez présent pour «faire tenir» les conditions de la sortie de l'état de viol. La soumission au Désir de l'Autre laissera place à un autre Désir, fait de la simple récupération d'un espace interne, spécifique, singulier, où s'élabore une parole propre. Un propre lien au monde. Si invisible, si intérieur, si

méconnu, donc, qu'il fut piétiné, dans l'ignorance de son existence, et aussi dans l'urgence de déverser en lui l'angoisse, comme dans une pou-belle.

Lacan aurait-il si bien parlé de cet espace-là s'il ne l'avait entendu résonner en son propre silence, débarrassé du langage normatif, monde NEUF, monde au seul usage du Sujet, fragile car garanti d'aucune vérité dans le langage. Mais FORT, comme la mort, la mort de la pulsion de mort, pour qu'une voix puisse vibrer. La parole lacanienne et la parole freudienne, pour avoir ouvert à l'inconscient, se sont forcément soustraites au discours phallique, même si elles en venaient, même si elles en ont ensuite utilisé les armes, dans une dialectique qui n'aura pris fin qu'à la mort de l'un et de l'autre, mais chaque psychanalyste poursuit cette dialectique-là. C'est en tout cas dans cet écart entre discours phallique et parole qu'une autre jouissance du verbe s'est opérée.

Alors comment Freud rencontra-t-il ce «creux», avant de «publier»? Il va percuter le Manque dans l'Autre avant même de commencer à écrire, et cela grâce au manque dans le langage que découvrit toute seule Anna O.

«*Le langage n'est as marqué par une positivité substantielle, il est un défaut dans la pureté mutique du non-Être*», écrit magnifiquement Christiane Lacôte, *et l'homme ne sera plus pour Lacan ni essence ni existence, mais parlêtre, tout énoncé n'a d'autre garantie que son énonciation*».

Ce qui se dira grâce à Lacan: «un signifiant pour un autre signifiant». Le supposé Sujet n'est que représenté par un signifiant, qui, plus est, n'est signifiant que par rapport à un autre, dans sa propre chaîne signifiante, et par rapport à la chaîne signifiante d'autrui. De l'analyste également. A un moment x: et c'est l'intersection dite «interprétation.»

Le S1 de l'analysant n'a de sens que pour lui, mais il a du SENS pour lui, n'en déplaise au système de valeurs du citoyen psychanalyste lorsqu'il est hors de son cabinet.

Freud découvre ce manque dans le langage par son auto-analyse, sa clinique, il le dira avec ses mots, parfois du côté de la littérature, Lacan formera les siens dans un champ plus diversifié mais parce que ce champ, qui s'offrait à lui, n'a eu de cesse d'interroger l'écart qui divise l'être. Tout ce qui lui a parlé de cet écart, de cette case vide, Lacan l'a retenu pour l'articuler.

Le Sujet barré sera-t-il en fin d'analyse un individu enfin «châtré comme il faut», ou bien quelqu'un qui aura goûté à une «jouissance autre» autorisée, non plus honteuse car uniquement liée au «continent noir»? Et cela parce que l'analyste aura su ménager cet espace? «Ménager» et non «aménager»: car ce n'est pas un lieu, c'est un non-lieu.

Et comment se fit la découverte du creux? Oublions un instant que la femme y a «forcément rapport» comme dit Lacan, de par son sexe, *alors que, paradoxalement cela ne se règle pas nécessairement par l'anatomie*, poursuit encore finement Christiane Lacôte. Revenons au creux lui-même, où la vérité balbutie, et où Freud le premier l'entendit au sein même de la médecine, de la neurologie, européennes.

Avant même de percevoir l'écho - puisqu'il n'y était pas - des balbutiements de Anna O, pas encore âgé de 30 ans Freud détruit ses papiers intimes, en disant: *«Tout ce papier se répand autour de moi comme du sable autour du sphinx»* Et plus tard: *«... qui veut devenir biographe s'engage au mensonge () et même à la dissimulation de son incompréhension...»* (Lettre à AZ, 1936).

A l'écoute d'autre chose que le papier et le langage, Freud le fut sans doute très tôt inconsciemment lorsqu'il s'était identifié à Joseph, interprète de songes, Joseph comme lui fils de Jacob. C'est à la mort de son père, à l'âge de 40 ans, que Freud «se sent tout désemparé», qu'un passé enfoui ressurgit, «qu'il en fera un usage théorique de portée universelle», dit Marthe Robert.

Et de quoi fera-t-il un usage universel? D'avoir été désemparé. D'avoir accepté, intégré, ce fléchissement, cet inflexionnement, ce clinamen... Il fera un usage universel de ne pas avoir obsessionnellement REPOUSSÉ (par quelle «pulsion»?) ce qui le mettait en questions, faisait vaciller sa première organisation, identifications, etc.

«Croire en l'inconscient» n'est certes pas nécessaire. Ne suffit-il pas au contraire de poursuivre l'arpentage d'une seconde scène lorsqu'on y a goûté, qu'une mémoire de l'intime a fait écho? Ce n'est pas «foi» mais «confiance»... (les deux variantes de «fides») Confiance dans ce qui peut revenir, d'Ailleurs, puisque c'est déjà venu...

Dans son article «Psychanalyse et médecine», Freud avouera: *«... après 41 ans de pra-*

tique médicale, ma connaissance de moi-même me dit que je n'ai jamais été médecin au sens propre du mot».

Il avait déjà écrit, à Fliess: *«Quand j'étais jeune, je n'ai jamais connu d'autre désir profond que celui de la connaissance philosophique, et je le suis maintenant sur le point de le réaliser, en passant de la médecine à la psychologie* (Naissance de la psychanalyse). Comment se fit ce passage? D'un côté par la certaine jouissance à entendre Anna O, de l'autre par l'écoute des cours de Brentano à Vienne? Un philosophe s'intéressant à la psychologie?

Ni Lacan ni avant lui Freud ne dissocient «l'être» et la «maladie». Pour tous les deux la clinique est une clinique de l'image propre de l'«étant»? Clinique là où l'image de l'être faillit - où le fantasme s'incline devant le réel, là où il est vaincu par le réel - naît le symptôme, et, si, comme dit Popper, l'induction est impossible, il n'y a pas de différence entre santé et folie. Ajoutons: seulement des degrés, et pris dans les catégories sociétales, comme le développera Michel Foucault.

Au moment du «passage», Lacan montrera une attention d'un nouveau type aux «fous», il écouterait leur «vérité», le récit de leur rapport au monde - quoique délirant, c'est bien de l'artisanat de leur rapport à l'être qu'il s'agit - sans le mépris qu'avait pu avoir l'ancienne psychiatrie. Guidé en cela par les Surréalistes qu'il voyait travailler à délirer volontairement pour produire une forme libérée de la Poésie, c'est-à-dire de la vérité. Duras regrettera de ne pas être Lol V. Stein, de ne pas être psychotique, pour aller encore plus loin, semble-t-il, dans le rapport à la vérité. Est-ce une pose, était-elle vraiment prête à en payer le prix? Nul ne le saura jamais. Mais Duras témoigne ainsi d'une appartenance à une certaine époque, peut-être révolue d'ailleurs, où l'on cherchait à écouter mieux ceux que le réel du social ou le réel tout court avaient mis à mal... En Lacan, l'espace possible pour une autre logique s'est-il creusé en réaction au réel des Pères de sa famille, bardés de «moi» et de «sur-moi», bardés du Phallus?

Petit retour à Freud: Brentano fut son seul contact connu en philosophie, mais ce n'est pas pour rien que celui-ci ait apporté du nouveau en psychologie (à l'inverse du fondateur de la psychophysique Théodor Fechner, «pour qui les sensations sont le résultat d'excitations mesurables et peuvent se calculer d'après une FORMULE».

Est-ce, chez Brentano, la DIVISION de la vie psychique (en représentations/ mouvements affectifs/ jugements) qui soufflera à Freud la Spaltung? Freud ne le dit pas, mais est-ce une preuve? Kafka suivra à Prague les cours des disciples de Brentano. En fait de passage, Freud est d'abord panthéiste à la Goethe - Naturphilosophie etc. - puis admiratif du Positivisme, ensuite c'est Ernst Brücke, et le terrain, la recherche, comme Clérambault mettra à Lacan le pied à l'étrier. De fortes personnalités stimulantes, même s'il faut changer de route. Freud devient donc psychiatre chez Meynert, crée un scandale avec la cocaïne, est défendu par Schniltzler, est nommé dans un asile psychiatrique privé pour aristocrates incurables. Cela aurait pu s'arrêter là, mais la bourse d'études, Paris, La Salpêtrière, viennent tout renverser avec ce Charcot, qui «bouleverse tout simplement mes idées et mes intentions», écrit Freud. A la Salpêtrière seront aussi des gens qui influenceront Lacan 20 ans plus tard, Babinski etc.

Dans son article nécrologique sur Charcot, Freud rappelle que la curiosité de celui-ci, jeune interne, a été précocement éveillée par une masse de faits neuropathologiques, qui, à cette époque, étaient absolument incompris. Que dans le pavillon des femmes c'était un chaos de paralysies, de trémulations et de spasmes, auxquels voilà quarante ans, on ne donnait ni compréhension ni nom, et Charcot avait coutume de dire: «*Il faudrait y retourner, et y rester*». Charcot y prendra ses quartiers.

«*Disposant de l'énorme matériel fourni par les malades nerveux chroniques, il put alors développer ses remarquables dons personnels. Il n'était point porté à la spéculation, ce n'était pas un penseur, mais une nature d'artiste, un visuel, comme il le disait lui-même. Les choses qu'il ne connaissait pas, il avait coutume d'en refaire sans cesse l'examen, fortifiant jour après jour l'impression qu'il en retirait jusqu'à ce que, soudain, il en trouve l'explication. () D'où venait-il que les hommes ne vissent jamais en médecine ce qu'ils avaient appris à voir. Et comme il était exaltant d'apercevoir soudain des choses NOUVELLES - de nouveaux états morbides - probablement aussi vieux que l'espèce humaine. Lui-même devait s'avouer qu'il voyait maintenant dans ses salles bien des choses qui, pendant trente ans, lui avaient complètement échappé. ... il évoquait la figure mythique d'Adam qui, lorsque Dieu lui présenta toutes les*

créatures du paradis afin qu'il les sépare et leur donne un nom, dut connaître au plus haut degré la jouissance intellectuelle tellement prisee par Charcot.»

Cette Jouissance-là, dite intellectuelle, est provoquée par la découverte de ce qui, pendant trente ans, lui avait échappé.

En 86 Freud s'installe, et très vite s'aperçoit que la neurologie telle qu'on la lui a apprise ne peut pas grand-chose pour la majeure partie de ses malades. A la Société des médecins Viennois il essaie de témoigner de ce que Charcot lui a fait voir, il est très mal reçu. On le somme de trouver un hystérique mâle, il le fait, est applaudi, puis oublié. Il a «*l'impression que les autorités compétentes ont repoussé ses nouveautés () ..avec mon idée de l'hystérie chez l'homme, et l'affirmation que l'on pouvait produire des paralysies hystériques par suggestion, j'étais rejeté dans l'opposition. Comme bientôt après le laboratoire d'anatomie cérébrale me fut fermé et que pendant des semestres je n'eus plus de local où faire mes cours, je me retirai de la vie académique et médicale. Et depuis je ne suis plus jamais retourné à la Société des médecins*». Pour parfaire son apprentissage de l'hypnose, il retourne en France, à Nancy, chez Liébault. «*... c'est là que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques, demeurés cependant cachés à la conscience des hommes.*»

C'est chez Charcot que Freud acquiert la certitude que les troubles hystériques ne correspondent pas à un secteur anatomique mais à une image. C'est comme si l'anatomie n'existait pas, que les hystériques savaient quelque chose, à leur insu, et le disaient, non par le corps, mais par le sens, le symbole, qui s'inscrivent sur le corps - organique. L'histoire d'Anna O étant devenue célèbre dans les annales psychiatriques, Freud se met à s'intéresser à la cure par la parole inventée par la jeune fille. Breuer, lui, a toujours prétendu que sa patiente était ASEXUÉE. Grâce à Freud la «chose génitale» obtiendra droit de cité dans la clinique, mais «Les Etudes sur l'hystérie» seront encore très mal accueillies, Breuer se découragera, mais pas Freud, qui «*s'armera, selon ses propres termes, contre la sottise des critiques.*» La seule critique intelligente du livre viendra d'un écrivain, Alfred von Berger, qui dira: «*La théorie n'est en fait rien d'autre que cette sorte de psychologie dont font usage les poètes*».

Ce sera pour Freud la Science des Rêves,

l'auto-analyse, toute l'histoire de la séduction, remise en cause par Freud lui-même. Mais par un retour cette séduction nous parle encore, nous l'appelons aujourd'hui soumission au Désir de l'Autre, fascination de l'Autre par la Voix, le Regard, auto-fascination par un Autre imaginaire.... Fragilisés par le Manque dans l'Autre, nous demandons inconsciemment à un Autre imaginaire de venir nous combler par tous les trous. Nous le fabriquons... Fascinés par la Mère, fascinés par des pères... Quand le Père - Fonction Paternelle - n'est pas là pour dé-fasciner - quand le Père Manque...

Et c'est en général un père-tyran qui séduit, armé du Phallus. Cette jouissance phallique sommée de se mettre en retrait si elle veut structurer, symboliser, guider parmi les embûches du réel, permettre l'intégration de la loi sans effraction. Le père-tyran est en fait est une mère-ogresse. Que Kafka décrit de manière saisissante dans ce massacre du fils de la «Lettre au Père»:

«Les repas étant à l'époque la principale occasion que nous avions d'être ensemble, ton éducation consistait en grande partie à m'enseigner la manière correcte de se tenir à table. Tout ce qui venait sur la table devait être terminé, la qualité de la nourriture ne souffrait pas de discussion, mais toi souvent tu la trouvais immangeable: cette abrutie (la cuisinière) avait encore gâché la bouffe! Comme tu avais un puissant appétit et une propension particulière à tout manger vite, brûlant et à grandes bouchées, l'enfant devait se dépêcher; il régnait autour de la table un silence lugubre, entrecoupé de remontrances: mange d'abord, tu parleras après: ou bien: plus vite, plus vite, plus vite: ou bien, tu vois j'ai fini depuis longtemps. On n'avait pas le droit de ronger les os, toi, si. On n'avait pas le droit de licher le vinaigre à même la cuillère, toi, si. () Je t'en prie, père, comprends-moi bien, ces choses auraient pu être des détails en soi parfaitement insignifiantes, elles ne devenaient sérieuses pour moi que dans la mesure où toi-même, l'homme qui faisait si prodigieusement autorité à mes yeux, tu n'observais pas les commandements que tu me dictais. Le monde dès lors m'apparut divisé en trois: le monde où je vivais en esclave, sous des lois qui n'avaient été forgées que pour moi, et auxquelles par dessus le marché sans savoir pourquoi je ne pouvais jamais te satisfaire pleinement: un deuxième monde, infiniment éloigné du mien, dans lequel tu vivais, occupé à gouverner, à distribuer

les ordres et à te mettre en colère parce qu'ils n'étaient pas suivis, un troisième monde enfin, où le reste des gens vivait heureux, ignorant des ordres et de l'obéissance.»

Dans le ressenti de Kafka se fait un tri des jouissances: la dernière, imaginée, est la jouissance archaïque d'un âge d'or, d'avant la castration. Et puis il y a évidemment la jouissance phallique du père, et la jouissance de l'esclave, soustraite malgré tout au pouvoir phallique, un rythme à soi, un rapport à soi à la nourriture, secret, une jouissance donc, sauvée des eaux, que le père malgré tout ne peut atteindre, puisqu'il en reste assez pour que Kafka puisse en écrire quelque chose. Plus loin il parlera de l'aversion de son père pour son travail d'écriture, «et pour ce qui s'y rattachait», DONT TU IGNORAIS TOUT.

Gilles Deleuze parle d'un statut, d'un état, de «minoritaire»... Comme à creuser sans cesse la jouissance d'un «majoritaire» que l'on pourrait dire aussi phallique. C'est ne pas pouvoir être au Gouvernement, c'est être toujours rejeté à la lisière, exclus, du côté des exclus, en marge. Cet état, Deleuze le prête au féminin, et il invite les hommes à un «devenir-femme»... C'est à partir de la définition de la «gauche» en politique qu'il établit cette négativité, mais cela peut évoquer la «jouissance autre» comme gauchissement du discours du maître, et de ce qui va tout droit dans le dogme. Cette «gaucherie», ce serait un talent à tout laisser à jamais inabouti, pour que, du sujet, il en reste toujours à écrire... Ce qui, dans le judaïsme, touche aux rituels de sacrifice et de réparation, dont il est dit qu'ils sont là pour «rajeunir», relancer le vivant.

La notion de «minorité» vient éclairer semble-t-il le fait que la «jouissance autre» ne puisse être désignée que de manière négative, par repoussoir comme dans la gravure. Elle est le négatif de la photographie, dessinée en creux.

Elle est vulnérable, sujette aux attaques de ce qui inconsciemment en chacun tente encore et encore de l'extirper. De la violer en la nommant, de la contenir dans une désignation, pour pouvoir la désamorcer. Or elle échappe. C'est sa définition. Elle est prise dans la coupure du langage, dans le manque dans l'autre, dans cette insécurité du fait que tout signifiant n'ait de consistance en effleurement que pour un autre signifiant, c'est ce qui lui donne son ondulation de furet, inattrapable. Sa seule visibilité se trouve dans ses effets. Lorsque c'est là, chez l'ana-

lysant, chez le poète. Dans le «texte». A ce moment - pour qui sait et veut voir - le texte s'ouvre sur ce qu'il a sauvé d'un certain cours intérieur, cours de la vie, intime. Sauvé de l'interdit, du surmoi, de l'injonction, du déni etc. «N'interrompez pas le cours de mes pensées», dit la patiente de Freud, «taisez-vous»... «Laissez-moi jouir autrement, d'autre chose...»

C'est là que Freud est invité à accepter que c'est par des associations «libres» qu'un sujet va pouvoir dire quelque chose de lui-même, d'inédit... «Jouissance autre» comme vérité du sujet en psychanalyse. Jouissance féminine à accueillir pour le patient du sexe masculin... Libres ou plutôt libérées du désir de tout autre armé du Langage et de son propre Imaginaire captivant.

C'est l'association libre qui invite à une autre jouissance chez l'analysant quel que soit son sexe. Et c'est à la mesure de ce qui peut rester délié dans la tête de l'analyste, dans l'idée que le signifiant évoqué ne sera jamais que relatif, pour qu'il puisse circuler et aller se nouer ailleurs. Qu'un analysant se restructure autrement n'indique pas que l'analyste sache quelque chose de l'espace où cela se produit. La musique intime de l'analysant s'entend par bribes (c'est le mot que Lacan emploie pour dire ce que ceux qui écoutent son enseignement peuvent en recueillir. Ce n'est pas une musique que puisse diriger un chef d'orchestre, si l'analyste commet l'erreur de s'en croire un.

LE PASSAGE LACAN

Tout cela passe par quoi, par où? Où faut-il retourner, et rester, comme Charcot? Cette question j'ai eu envie de l'appeler «Le passage Lacan», comme il y a des voies couvertes, dans Paris, entre une rue et une autre, trouées étranges, mi-ecceci, mi-cela, mi-ville, mi-village, micro-climats...

Y retourner, y rester? Lacan l'a fait. Il fut, aussi, à Ste Anne, dans le chaos et les spasmes, c'est-à-dire dans ce délire qui étymologiquement est proche du déliement, analisis. Délier la parole, c'est justement ce qu'ont voulu ces surréalistes amis de Lacan. Et justement Lacan les nomme lorsqu'il a la bonne idée de s'expliquer sur ce par quoi se fit «son entrée dans la psychanalyse».

C'est dans les «Ecrits», le mince chapitre «DE NOS ANTÉCÉDENTS», juste après «La lettre volée», texte non daté, mais Lacan dit que

c'est peu de temps après 1964: ... *médecin et psychiatre, nous avons introduit, sous le chef de la «connaissance paranoïaque» quelques résultantes d'une méthode d'exhaustion clinique dont notre thèse de médecine est l'essai.*

Avant même Clérambault, son «maître en psychiatrie» Lacan cite Dali, Crevel, la paranoïa critique, et le «Clavecin de Diderot», comme ses «antécédents». Lorsque Lacan s'engage dans la voie médicale, le freudisme prend son élan en France sous la forme double du médical et du littéraire/philosophique, lui est médecin psychiatre, et sa première présentation de cas (fixité du regard) se fait en 1926 à la Société neurologique. L'année précédente, pour provoquer les autorités du collège Stanislas, il a rédigé un éloge de Nietzsche. Il prendra en compte la démarche des surréalistes vers 1930, ces mêmes surréalistes qui, déjà en 1928, auront rendu hommage à Augustine, la célèbre patiente de Charcot. Pour eux, l'hystérie est un état mental qui se caractérise par la subversion des rapports s'établissant entre le sujet et le monde moral, c'est un moyen suprême d'expression.

Lacan aura des maîtres pas d'accord entre eux, certains étant ennemis de la psychanalyse, Clérambault comptera, sans doute dans une opération de dépassement, forme de poète, misogyne mais amateur de l'art des femmes du Maghreb à nouer les étoffes, Clérambault comme question vivante sur la sexualité? A part cela théoricien de l'automatisme mental, de l'érotomanie, cette logique de l'amour imaginaire, de «l'illusion délirante d'être aimé». A l'Infirmerie de la Préfecture de Police où travaille aussi Lacan, Clérambault pratique l'art *d'extorquer les aveux sans le moindre souci de la douleur du patient*, il finit par se suicider. Quoique organiciste, mécaniste, le travail de Clérambault, (vivement critiqué par Henri Ey en 1952), sera reconnu par Lacan d'une «importance clinique exceptionnelle», à cause de la richesse de ses observations. Un an avant sa thèse, en 1931, Lacan associe le mot de «structure» à celui de «paranoïa». Il se cherche, utilise des termes qu'il désavouera, commence à citer Freud. *La clinique se rebrousse en création*, explique-t-il, c'est ce qu'il expérimente avec Aimée, création littéraire, et c'est Aimée qui lui offre de réfléchir sur l'idée de structure, c'est-à-dire une logique, quoiqu'il s'agisse de la logique très personnelle du délire, oui, mais comme *«conjugaison de son espace poétique avec une scansion du gouffre».*

Le terme de paranoïa, faut-il le traduire comme «contre-l'esprit ou savoir-à-côté?» En tout cas ce délire interprétatif est riche de sens. Richesse pathologiquement excessive bien sûr, mais malgré tout logique, donc structurée, quoique de manière cryptée. C'est bien là que les enjeux de l'image de soi, de l'autre, de l'objet imaginaire, objet perdu etc. peut venir s'observer de manière intéressante quoique scandaleuse, il s'agit du scandale bien partagé de la vie et de la mort, de la faille, dit par la paranoïa dans une logique rigide, là où la logique de la schizophrénie est plutôt émiettée... Grâce à Schreber Freud avait pu pointer les processus de projection dans le déclenchement du même délire...

Très tôt donc Lacan rencontre - recherche? - le délire, celui des malades (Marguerite Anzieu, Papin), celui des poètes surréalistes qui volontairement égarent la logique habituelle dans le cadavre exquis, jouent très sérieusement à la folie, en titillant de manière aléatoire la barre du signifiant. Mais notons que pour parler d'une Jouissance Autre liée à la découverte de l'inconscient, nous avons jusqu'ici majoritairement parlé du féminin: Anna O, Augustine, de Clérambault et ses voiles, qui sont aussi ceux des femmes du Maghreb, dont on sait que le voile masque le visage de Dieu, pas loin de là Derrida fera un sort à Pénélope, au voile qu'elle tisse pour voiler son propre sexe, c'est-à-dire le manque du pénis.

Le rapport du poète au féminin est devenu classique, avec un certain accueil de voix extérieures qui s'intérioriseraient, mais l'originalité de la «Paranoïa critique» à la Dali, c'est que le délire n'était plus un moyen mais une fin, le délire devenait l'œuvre, laissée à sa logique propre, complètement hermétique. Il s'agissait donc d'une «méthode spontanée de connaissance irrationnelle basée sur l'objectivation critique et systématique des associations et interprétations délirantes». C'est comme l'acceptation que le fantasme envahisse tout le réel, un réel du fantasme, en quelque sorte, révélé. Techniquement, cliniquement on pourrait dire, Dali pointe l'organisation spontanée du délire en système.

Dans ses «Antécédents» Lacan cite aussi le «Clavecin de Diderot» de son cher Crevel. D'une manière différente de Gherasim Luca, Crevel se veut dans l'anti-Oedipe, ce qui signifie pour tous deux se soustraire au langage en tant que déterminisme préexistant à l'être. Pour pourfendre le langage, il faut casser la matrice.

Mais comment la casser quand on hait sa mère? Le «Je sais à quoi m'en tenir et que je suis affligé non du classique complexe d'Oedipe mais du simplexe Anti-Oedipe () Malheur à l'homme qui n'a pas voulu coucher avec sa mère» de Crevel, c'est «hurler à grands cris d'écarlate» (Etes-vous fous? 1929). Car le père aussi s'est soustrait à la construction du fils, Crevel a 14 ans lorsque celui-ci, imprimeur de musique, se pend, «ce suicide, pour ma formation et ma déformation, fit plus que tout essai postérieur d'amour ou de haine.» On trouve chez les surréalistes un refus de tout autoritarisme. D'une façon générale, on constate ainsi une rancune à l'égard des dresseurs de l'enfance, écrit Gérard Legrand, et une révolte contre le clergé, les institutions, l'orthographe etc. D'être désemparé par la mort du père engendrera chez Crevel cette langue fiévreuse pour capturer des repères manquants, au-delà de tout, comme dirait Artaud («comme un beau pèse-lettres, au-delà de tout, dans l'azur»... cet appel désespéré au SENS...)... Crevel, abandonné, mais comme à l'écoute d'un instrument sensible, soi-même, construisant par la langue poétique des repères «ailleurs»... Au-delà aussi d'une mère qui «garde la tradition des housses sur les fauteuils et de l'ennui», Espéranza, qui, «de même qu'elle avait réussi à métamorphoser l'enfant séduisant en Rub dub dub, ainsi est arrivée à faire de Rub dub dub un gringalet». Peut-être Gombrowicz a-t-il pris là son «gringalet», notion qui ne serait pas à négliger pour illustrer la pulsion de réduire l'autre à l'état de déchet...

C'est donc dans le «Clavecin de Diderot» en 1932 que Crevel parle des «certains doigts» du psychanalyste qui le soigna à la mort de sa mère en 26, au contact desquels «les rares occasions de bonds révolutionnaires tournent en eau de boudin...» Crevel a repris de Diderot l'image du clavecin sensible pour métaphoriser l'infini des potentialités humaines, multipliant les attaques contre tous ceux qui veulent «que le clavecin n'ait rien à se rappeler, qu'il s'assourdisse, petit à petit, jusqu'à n'être que l'un de ces clavecins muets, dont se servent, pour leur gammes, les virtuoses en voyage.»

C'est au cher Crevel que Lacan donnera la primeur des écrits d'Aimée, Crevel qui analysera la thèse de Lacan dans le n°5 du SASDLR. Dans le même numéro, Dali expose sa conception «de l'avènement paranoïaque de l'objet», et l'on voit une photo des Sœurs Papin dont il étudie le cas dans le n°3 du Minotaure. Dans le

n°1 du Minotaure, Lacan avait donné une interprétation paranoïaque d’une image obsédante, l’Angelus de Millet, et aussi traité *du problème du style et les formes paranoïaques de l’expérience*. Lacan parle de connaissance paranoïaque (36, 48, 49), et met l’accent sur la suprématie du signifiant, sur sa littéralité. Ce n’est peut-être pas un hasard si les surréalistes portent une attention extrême à l’élément féminin de la culture.

«Le temps serait venu de faire valoir les idées de la femme aux dépens de celles de l’homme, dont la faillite se consomme assez tumultueusement aujourd’hui», écrit Breton, et aussi: «faire table rase des principes sur lesquels s’est édifiée tout égoïstement la psychologie de l’homme, qui n’est aucunement valable pour la femme, etc.» (1944)

La notion de DÉSIR a été amplement lancée par les Surréalistes. Gérard Legrand cite Spinoza pour en parler, le mettant en corrélation avec l’idée de «mesure de la puissance humaine», qui est entre autres choses mesure de son savoir. Il dit que la place éminente conférée au désir par les surréalistes a été rendue inévitable par Freud. Breton, médecin, avait eu connaissance de Freud dès 1918, il est reconnu pour avoir été l’un des introducteurs de la psychanalyse en France. Les surréalistes ont fait leurs les thèses de Freud, même mal comprises: importance du rêve, actes manqués etc.

Le langage comme expérience du sujet, Lacan dit que «cela ne trompe jamais, et que de s’y fier, si cela paraît une imprudence, c’est la seule chose qui tienne, en quelque sorte.» Ce n’est donc pas pour rien qu’avec Levy-Valensi et Mignault, en 1931, Lacan présente le cas Marcelle, institutrice érotomane qui, dit-il, «fait évoluer la langue», ses écrits établissent la structure paranoïaque à partir des troubles sémantiques. Lacan est en train de passer d’une conception constitutionnaliste de la psychose à l’idée que la folie peut s’apparenter à un acte de création langagière. Le cas Marcelle est déjà l’occasion de penser le trouble du langage comme «schizographie», écriture «inspirée», qui révèle la présence d’un «sujet». Citant les travaux de Delacroix (Maître de Sartre en philo) sur le cas Marcelle, Lacan nous indique que c’est à ce moment qu’il rencontre le cours de linguistique de Saussure. Dans Spinoza, Lacan choisit entre toutes l’idée d’enchaînement. A la première page de sa thèse il inscrit: «L’ordre et l’enchaînement des idées est le même que l’ord-

re et l’enchaînement des choses etc.»

Lacan va tenter d’articuler l’idée de structure, même délirante, à la division du Sujet, qui s’inscrit en 1934 dans un jeu de miroirs, et son élaboration deviendra alors l’Histoire même de la Psychanalyse. Lacan fréquente alors les plus grands esprits du temps: Kojève, Aron, Merleau-Ponty, Koyré, Queneau, Bataille, Klossowski etc. Dans son article «Lacan le styliste», Gyomard dit que celui-ci s’est fait une éthique de défendre les psychanalystes contre leur propre enfermement, et que son oeuvre, orale, il l’a voulue telle, plus faite pour avoir des effets et déplacer le lecteur que pour s’intégrer sans dommage dans le champ du savoir. Et que lui-même qualifiait, avec malice, ses «Ecrits» d’illisibles.

En 1939, Pichon dit que cette oeuvre «marche dans une colonne de nuées sombres, mais gravides, dont, par déchirement, naît et jaillit ça et là une étincelle de lumière. Dépouillons-là; mettons la belle nue, cette pensée à la robe d’orage; elle en vaut la peine. Car l’essentiel de la doctrine de M. Lacan est vrai»

«Mettons la belle nue». Est-il innocent, ce féminin, grammatical? Cette acception de l’étincelle ne fait-il pas antidote à Pétronille, fille de Saint Pierre, que l’on pouvait voir paralysée, en guenilles, couchée sur un vieux sac. Quelqu’un demanda: «Comment, Pierre, tu as bâti ton église, tu es le ministre de Dieu, et tu n’es pas capable de faire, comme le Christ, des miracles?» Humilié sans doute de paraître impuissant, Saint Pierre fit ce miracle, elle se redressa, se mit à marcher, splendide créature, et alors Saint Pierre: «Vous rendez-vous compte, libérer cela, cet être démoniaque!»

Le daïmon de Socrate put se reconnaître dans celui de Freud à cet effet que chacune des sociétés auxquelles ils appartenaient voulut leur mort, et Lacan n’en fut pas loin lorsqu’on voulut lui interdire d’analyser. Il fut aussi, plusieurs fois, à terre, et c’est ainsi qu’Althusser le vit un jour, désesparé, et qu’il lui proposa Normale Sup pour abriter son séminaire.

Pourquoi «antidote», ou pour dire plus psychanalytique: ENVERS?

Parce que c’est par la voie négative que la psychanalyse remédie aux effets d’avoir été trop mis en défaut par autrui, d’avoir été non pas castré mais châtré. A l’inverse l’on constate les effets de ne pas mettre en défaut l’analysant, comme le fait le père-tyran. C’est au contraire à lui permettre d’aller rechercher la jouissance de ce qui lui est particulier qu’il lui est donné,

redonné, droit de cité/citer. Qu'il apprendra à entamer, cette jouissance, de manière non traumatique cette fois. Jouissance archaïque, et phallique, réduites à du possible. Car le monde, le social, l'humanité, c'est cela, un lieu de malentendu où l'écoute est rare. Que cette non-écoute ne TUE plus, c'est sans doute l'effet principal de la cure analytique. Car la non-écoute tue: combien d'auteurs ne parlent que de cela, du négationnisme qu'ils ont subi dans l'enfance et plus tard. La jouissance non dite du fantasme de l'autre tue. Fantasme secrété par l'insupportable frustration. Immédiate, gratuite, dès l'apparition dans le paysage- phénoménologie/pathologique - d'un supposé-jouir.

Le meurtre d'»Yvonne princesse de Bourgogne» en sera un exemple. L'auteur en est Gombrowicz, spécialiste du meurtre par le regard, la voix, la posture, la grimace. Par l'être même tordu par la pulsion. C'est parce qu'Yvonne, qui va devenir Princesse de Bourgogne pour son malheur, est un être branché sur l'Ailleurs, suffisamment flou pour devenir écran, écrin, d'une Autre Jouissance supposée, qu'elle va être condamnée. A la cour du Roi, lorsqu'elle apparaît, c'est la foudre. Car les courtisans sont par essence des soumis, à l'image inversée, au désir de l'autre, leur être se convulse et se métamorphose au fur et à mesure des rencontres. On pense à la belle mise au point de Guimar sur le spéculaire:

«Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je», sans que ce soit encore une définition de la structure au sens strict, est en fait la séparation de RSI, on trouve la matrice de l'imaginaire, prototype de toute identification imaginaire, avec son versant d'angoisse devant le leurre.»

Ce versant d'angoisse devant le leurre, Gombrowicz l'a génialement mis en scène, face à Yvonne, chacun entre en dépression, et il faudra la tuer pour faire disparaître la Cause. Notons que Gombrowicz a commencé à écrire Yvonne en 1933, tandis qu'il veillait son père malade. Encore un père qui désespère? En tout cas, le Prince Philippe veut lui aussi se soustraire au déterminisme, il se fiance à Yvonne justement parce qu'elle lui inspire de la répulsion, alors qu'il pourrait choisir une jolie fille agréable, issue du désir des parents, de toute la cour, et de l'imagerie ambiante. Surprise: Yvonne tombe amoureuse de lui. Surpris, il essaie de s'humaniser, de ne plus la traiter en objet. Le silence, la passivité, la sauvagerie alliées à la

disgrâce d'Yvonne l'empêchent de l'aimer, mais surtout renvoient chacun à sa propre infériorité. Yvonne est molle, passive, apathique, à peine vivante, et donc suscite le sadisme. Elle est pour le Prince son double, *prédestiné à vous rendre fou, rien qu'en étant «cela». Vous êtes le mien, mon objet! «Un orgueilleux emplâtre!»* Il va donc l'épouser.

De par sa passivité, Yvonne exerce un énorme ascendant sur chacun, et déclenche un activisme compensatoire. Pour le prince elle est un obstacle à vaincre, ontologique, une question à son propre être tout à fait inattendue, *«comme quand on tripote un ver de terre avec une brindille pour mieux l'observer»*. De la regarder, le prince se sent prince, jusque-là il ne se sentait que baron. Quelqu'un d'inférieur donne de la consistance. C'est une consistance de poulpe qui fait cet effet, consistance invisible, inversée. En fait Yvonne est un cercle: est-elle apathique parce que maussade, ou maussade parce qu'apathique? Et cette limace qu'on ne sait par où prendre va les rendre insupportables à eux-mêmes! Ils vont donc assassiner Molichonne.

Le Roi (à la Reine)- Et invite les dignitaires les plus snobs, ces vieux professionnels de l'arrogance, ils ont le chic pour intimider, ils vous paralyseraient n'importe qui! ... Je veux une réception brillante... des dames, pas des souillons. Convie les hôtes, fais dresser les tables, je me charge du reste! Par en haut, par en haut, avec majesté! Va, va, cuisinière! (*La reine qui couvrait son visage, sort*)

Yvonne s'approche, attrapant des mouches, baillant, elle s'assoit, se dandine sur son fauteuil, le Prince aimerait que son copain Cyrille l'égorge (*«elle ne sentira rien, ça se passera en dehors d'elle, c'est une action à nous, unilatérale, elle n'y entre pour rien, elle!»*)

Mais ils n'y arrivent pas, elle est trop faible: *«avec une matrone, oui, ce serait possible, pas avec une blafarde»*.

Et surtout, ils ne se dépêtent pas du Regard de l'Autre...

Le Prince - Il y a quelqu'un qui regarde ici
Cyrille - C'est moi qui regarde

Le Prince- Non, quelqu'un qui voit, qui voit tout

Cyrille - C'est moi qui vois

Le Prince - Oui. Tu me regardes, je te regarde. Va-t-en, je préfère tout seul. Je le ferai seul. Je préfère être affreux un instant qu'affreux toute ma vie () qu'est-ce que c'est?

Cyrille - Elle respire!

Le Prince - Elle respire... Comme elle respire... comme vit là-bas, en elle-même... en elle-même jusqu'aux oreilles, plongée dedans, totalement contenue en elle-même...! Il y a une horrible facilité, et dans cette facilité justement une horrible difficulté () Tu entends comme elle travaille dur en elle-même, comme nous nous y embourbons. Elle fait de nous ce qui lui plaît, elle jouit de nous à son gré...

Yvonne apparaît à la porte.

Le Roi - Sus, sus! à mort, la Mollichonne!

Le banquet s'installe.

Le Roi - Allez-y tous! Sus! mords-le! par en haut, Messieurs, par en haut! A chacun selon sa dignité, et que le dessus morde le dessous, et le dessous morde le dessus! Plaçons en face de nous ma future bru etc.

- Sus, dit le roi, pardon, à table!

Alors s'installe l'Establishment, chacun prend sa place, cela tient debout tout seul, amoncelé, les titres, les fonctions fonctionnent: Son Altesse ici, Son Excellence, son Eminence, ici notre Irremplaçable, notre Sublime etc. Tout cela grotesque, fonction, titre, prétention, égoïsme, isolés, tels des cartes à jouer, en carton... mais la pulsion pulsionne derrière, c'est le cloaque...

Le Roi - Comme je l'ai indiqué nous donnons ce repas en l'horreur... pardon en l'honneur..

Le projet est de tuer Yvonne en la faisant s'étrangler avec une arête de poisson. Yvonne reste d'abord inerte, refuse de manger, tous se tournent vers elle:

Le Chambellan - Sa majesté a daigné vous avertir qu'il faut faire attention quand on mange, car on peut s'étrangler

Le Roi (sévèrement)- Je dis que c'est dangereux

La Reine - Well, Yvonne, don't you eat, my dear?

Le Chambellan (mettant son monocle) - Madame dédaigne les perches de sa majesté!

Le Roi (menaçant) - Est-ce possible?

Yvonne se met à manger, seule. S'étrangle. Le roi hurle:

Le Roi - Elle s'est étranglée! Elle s'est étranglée! Une arête! une arête dans son gosier! Une arête dis-je! Na!

Tout le monde fut si impressionnant, si pénétré du désir de mort, par en haut, tous au-dessus d'elle, persuasifs, qu'Yvonne s'est prise dans leur désir marécageux, désir qui était sa propre mort. Elle a obéi, s'est soumise à l'Ordre.

La bêtise et le non-sens l'ont tuée, de tous ces pervers, qui ont ainsi tenté de jeter par dessus bord leur angoisse, l'ont poubellisée... C'est Yvonne qu'ils mettront à la poubelle avec les restes de poisson. Yvonne morte, la comédie continue, il faut un habit de deuil au roi, qui a pris du ventre, etc. C'est insignifiant, absurde, nul n'est respectable. «Elle est morte, sérieusement?», demande de roi

La Reine - Nous sommes tous mortels

Le Chambellan - Il faut l'emporter et la déposer momentanément sur un lit!

Ils s'agenouillent, le Prince refuse puis se soumet. La famille royale retrouve la paix.

Freud et Lacan eurent à tenir hors de l'eau le vase fragile d'une Jouissance Autre que le pouvoir phallique veut sans cesse faire voler en éclats. La Jouissance Phallique n'est pas dans l'écoute, elle se ferait tuer plutôt. Ce faisant elle tue, l'autre en sa place.

Que cette non-écoute ne TUE plus, parce qu'une Jouissance Autre s'autorise, c'est sans doute l'effet principal de la cure analytique. Car l'analyste est sommé par principe de laisser résonner le clavecin de Diderot. Et ce n'est pas question de talent, comme on le croit communément en ce qui concerne les Beaux-Arts, à moins qu'on ne se fasse Surréaliste, et que l'on sache qu'en art véritable, la vertu première est le courage.

Courage de quoi? De considérer par exemple qu'en manière de clinique, un signifiant ne l'est que pour un autre signifiant. C'est-à-dire être capable de NE PAS projeter du sens, car le sens est ailleurs, encore ailleurs.

Décrivant la fin de vie de Nietzsche, J. Michel Rey parle de tous ses trajets où «on a le sentiment que le déplacement devient une des conditions de la pensée elle-même, l'occasion d'une grande mutation du regard.» Il s'agit pour Nietzsche de s'éloigner de l'Allemagne, de se rapprocher du monde grec en passant par l'Italie etc. () «La pensée, écrit Rey, n'en a jamais fini avec ce qui la met en mouvement: elle se voue par là à l'exil, au séjour dans l'étrangeté. Nietzsche, tient, dans ses Lettres, à s'adresser à ceux de ses contemporains qui sont susceptibles de l'entendre, c'est-à-dire d'ouvrir l'oreille à ce qui pour eux est inédit: «Le plus courageux d'entre nous, dit-il, n'a pas assez de COURAGE pour ce qu'à proprement parler il sait...»

Du courage, est-ce cela qu'il faut avant tout au psychanalyste pour affronter sa responsabilité pratique et théorique? En 1963 Althusser écrivit à Lacan: *Je tiens que vous êtes, dans le domaine qu'il faut bien, provisoirement, appeler les «sciences humaines», le premier penseur qui ait assumé la responsabilité théorique de donner à Freud de véritables concepts dignes de lui - et à ce titre le premier qui ait donné à ce «domaine» la voie d'accès, la seule, que l'on puisse attendre de Freud: une voie interdite. Cet interdit, comme interdit, est cette voie même.*

En 1980, le même Althusser il fera une lettre ouverte «aux analysants et analystes se réclamant de Jacques Lacan». Il s'était introduit, quoique non convoqué, dans la grande salle du PLM où Jacques Lacan «debout, tête baissée sur un texte qui n'existait peut-être pas sous ses yeux, parlait à mi-voix triste et lasse devant 500 personnes apparemment fascinées». Lacan était en train de dissoudre l'AFP. Althusser raconte son étonnement devant ceux qui se sont «dégonflés», et «n'ont pas pipé mot» (*c'était comme si une femme triait patiemment des lentilles dans sa cuisine, sur une assiette, alors que la guerre et l'orage universels se déchaînaient sur le monde: sourde!*) Althusser monte à la tribune, énumère les enjeux. Le 4e enjeu, «l'enjeu des enjeux, la prunelle et l'enfer des enjeux, l'existence de centaines de milliers d'analysants, peut-être de millions d'analysants, qui sont en

analyse avec des analystes se réclamant de la pensée ou de la personne de Lacan, et ça c'est la responsabilité des responsabilités, ou l'irresponsabilité des irresponsabilités, car à la limite, pas besoin de citer des cas que tout le monde a en tête, c'est question de mort, en l'espèce de survie, de renaissance, de transformation, ou de suicide. Là aussi tout le monde a gardé un silence opaque, à croire que vos analysants, vous les avez rayés de votre souci... () Alors pourquoi ce silence? Et il faut l'arracher la réponse, mais dans le privé, car publiquement impossible, mais oui! pour ceux qui parlaient en face à face, soit du siège à côté, soit plus tard devant le scotch quand on y parvient, c'est une seule réponse pour tous: «la peur»... () Causez toujours... moi j'ai fait ce que j'ai pu en venant ici, où j'ai perdu un temps fou et sacrifié des choses infiniment plus importantes que votre balbutiement, j'ai dit que c'était débile et infantile, en vérité vous n'êtes même pas comme des enfants, vous êtes comme de la pâte à papier sur laquelle Lacan écrit ce qu'il veut. C'est vrai, de la pâte à papier, colle ou pas, ça se tait, organiquement. Salut.

(Louis Althusser, *Ecrits sur la psychanalyse*, Ed. Stock 1993)

Ce texte, tel une «vanité» posée sur le pupitre d'un moine espagnol, est toujours bon à rappeler!